

## Le bracelet magique

Il était une fois une femme qui vivait dans un village. Elle décida, un jour, d'acheter un bracelet. Pour acheter ce dernier, il fallait une forte somme, car ce bracelet avait un pouvoir de guérison sur les maladies. Si une personne souffre de quelque mal que ce soit, il suffit de lui mettre ce bracelet au bras, et la personne guérit de ses maux. Mais en retour, il faut payer une somme à la propriétaire.

Un jour, une femme d'un village tomba malade brusquement, elle avait des maux de ventre. Elle se fit transporter chez la dame au bracelet, et après consensus, celle-ci lui donna son bracelet magique et la malade retourna chez elle. Entre le village de la malade et celui de la propriétaire, il y avait une distance comme entre Kolowaré et Yèlivo<sup>1</sup>. Arrivée à la maison, la malade met donc le bracelet à son bras et quelques jours plus tard, elle est guérie de ses maux de ventre.

*Histoire ! Raconte ! Mes chers amis, quand tu empruntes quelque chose et ce dernier te permet de retrouver la santé, ne dois-tu pas ramener la chose au propriétaire après guérison? demande le conteur à ses camarades.*<sup>2</sup> Notre femme, je vous le dis, elle a gardé ce bracelet autour de son bras jusqu'à deux mois. La propriétaire se demandait : est-elle guérie cette femme ? ou non ? et jusqu'à présent elle n'est pas décidée à me ramener mon bracelet ?

Sur ces paroles, elle se leva et se rendit dans le village de la femme malade en vue de récupérer son bracelet. Or, cette femme, une fois guérie, n'avait pas pris soin d'enlever le bracelet, qu'elle a toujours gardé autour de son bras jusqu'au jour où la propriétaire est allée chez elle. Entre temps, elle avait pris du poids et il lui était impossible d'enlever le bracelet du bras. Même les hommes les plus costauds du village n'ont pas réussi. Les villageois ont tout essayé, mais rien à faire ! Ils ont même passé une pommade magique sur le bras de la femme pour que le bracelet glisse, mais ils ne réussirent pas. La dame qui était malade dit qu'elle ne veut pas de problèmes et demande donc aux siens de cotiser une somme importante qui peut remplir cette chapelle<sup>3</sup> pour la donner à la propriétaire et obtenir ainsi une faveur auprès d'elle. La propriétaire dit : non, pas question, je vis grâce à ce bracelet donc c'est mon bracelet seulement que je cherche, remettez-moi mon bracelet, ce n'est pas aujourd'hui qu'elle l'a pris, je veux mon bracelet et rien d'autre ! puisqu'elle est guérie pourquoi a-t-elle gardé le bracelet sur elle jusqu'à ce qu'elle prenne du poids ? un peu de patience, laisse, nous allons te rembourser avec de l'argent, lui dit la famille de la malade. Non je ne veux pas d'argent ! Ils partent appeler les chefs pour demander pardon à la propriétaire mais elle reste toujours sur sa position. Qu'allons-nous faire afin qu'elle soit satisfaite, se demandent les chefs ? Ce que vous allez faire, c'est me rendre mon bracelet, c'est ça que je veux, dit la propriétaire. On a décidé alors de couper le bras de la femme afin d'enlever le bracelet et le remettre à la propriétaire. Ce qui fut fait dans un temps très bref, face à la colère de la dame au bracelet magique.

Après la mutilation, on a soigné la femme avec des herbes appropriées et la plaie a été vite cicatrisée. Quand la femme fut complètement guérie, elle cultiva un champ d'aubergines comme dans le quartier de kpadjawèdè,<sup>4</sup> dans une rizière

---

<sup>1</sup> Kolowaré, le village du conteur. Yèlivo, village à une dizaine de kms sur la route de Sokodé.

<sup>2</sup> Il y a souvent des dialogues entre conteur et public.

<sup>3</sup> Les conteurs sont réunis dans la chapelle de la léproserie.

<sup>4</sup> Les contes ont souvent des allusions très précises à la géographie villageoise. Ce quartier longe le Kolowaré, le cours d'eau qui sépare le village de Kolowaré et le village d'Alibi.

au bord de la route qui mène au marché. Ce dernier était distant comme d'ici à Alibi. Les aubergines avaient bien produit et cela attirait beaucoup le regard des passants.

Le jour où la propriétaire du bracelet magique allait être prise au piège, c'était un jour de marché. Ce jour là, la femme des aubergines était partie dans son champ pour cueillir et aller vendre au marché tôt le matin. La femme du bracelet était en route vers le marché. Quand elle arriva juste au niveau du champ, elle fut attirée par les aubergines. Elle promena son regard un peu partout dans le champ et ne vit personne. L'autre femme s'était bien cachée. Celle du bracelet déchargea ce qu'elle avait sur sa tête et le déposa par terre. Elle entra dans le champ et elle cueillit un fruit d'aubergine sous le regard de la propriétaire. Son seul souhait était que la voleuse mange le fruit cueilli. La voleuse alla mettre le premier fruit dans son colis et revint cueillir un deuxième fruit. Elle mit ce fruit dans sa bouche le mangea puis l'avalait. La propriétaire sortit de sa cachette et lui dit : je t'ai attrapée, je t'ai attrapée ! La femme au bracelet, se mit à pleurer. Elle pleura, elle pleura ! Il n'y a rien à faire je t'ai eue, dit la propriétaire du champ. Les deux se suivent jusqu'à la maison pour trancher leur différend. La propriétaire raconte les faits aux siens. Ils appellent la femme voleuse, puis ils lui demandent : comment vois-tu cette histoire ? C'est ton bracelet qu'elle avait emprunté pour se faire guérir, n'ayant pas pris soin de l'enlever après guérison, elle a grossi et elle ne pouvait plus l'enlever. Tu lui as fait couper le bras pour prendre ta chose. Voilà qu'aujourd'hui elle et sa famille viennent à leur tour te demander de lui rendre son aubergine que tu as mangée et avalée. Tu dois la sortir de ton ventre pour la lui donner : sors cette aubergine et rends-la-moi ! continue de crier la femme aux aubergines. La femme au bracelet se met à pleurer. L'autre femme lui demande : pourquoi pleures-tu ? pourquoi pleures-tu ? La voleuse dit : comment vais-je faire pour sortir l'aubergine de mon ventre ? si j'avais su, je ne l'aurais pas fait. Si je savais.... Ce n'est pas une question de « si je savais ! » Les gens qui sont venus pour trancher le différend demandent à la propriétaire : comme tu insistes tant, veux tu qu'on la tue ou quoi ? oui, qu'on la tue pour que je prenne mon aubergine qu'elle a mangée et qui se trouve dans son ventre, répond la femme, tuez-la et donnez-moi mon aubergine !

En effet, c'est ce qui a été fait. On a tué la voleuse et on a enlevé l'aubergine de son ventre. On l'a remis à la propriétaire en lui disant : voici ton fruit. Elle a dit de le jeter. Ce qu'elle m'a fait, je le lui ait rendu, poursuit-elle, si elle avait entendu ma plainte en me laissant son bracelet, et accepté de prendre de l'argent pour en acheter un nouveau, elle n'aurait pas subi ce sort, elle a insisté à ce qu'on lui remette son bracelet, et m'a fait couper le bras pour prendre sa chose. Quand moi j'ai cultivé les aubergines elle est venue me voler, de quoi vais-je vivre ? La solution est qu'on enlève l'aubergine pour me la donner ; elle est morte mais moi je suis en vie.

C'est la raison pour laquelle *si je savais* est la dernière parole, elle n'est jamais la première. Un fait se produit et après tu vas dire *si je savais*, j'aurais traité l'affaire d'une autre manière que....

C'est grâce à cet événement que *si je savais* existe maintenant, sinon autrefois cette expression n'existait pas.

*Tomah Mamadou kpékpasé*